

Werk

Titel: Troisième Voyage de Cook

Jahr: 1785

Kollektion: Sibirica

Digitalisiert: Niedersächsische Staats- und Universitätsbibliothek Göttingen

Werk Id: PPN337436991

PURL: <http://resolver.sub.uni-goettingen.de/purl?PPN337436991>

OPAC: <http://opac.sub.uni-goettingen.de/DB=1/PPN?PPN=337436991>

LOG Id: LOG_0026

LOG Titel: Chapitre VII. Traversée de la Terre Van-Diemen à la Nouvelle-Zélande : Relâche dans le Canal de la Reine Charlotte : Diverses entrevues avec les Naturels du Pays : Détails qu'ils nous donnerent sue le massacre

LOG Typ: chapter

Übergeordnetes Werk

Werk Id: PPN33743607X

PURL: <http://resolver.sub.uni-goettingen.de/purl?PPN33743607X>

OPAC: <http://opac.sub.uni-goettingen.de/DB=1/PPN?PPN=33743607X>

Terms and Conditions

The Goettingen State and University Library provides access to digitized documents strictly for noncommercial educational, research and private purposes and makes no warranty with regard to their use for other purposes. Some of our collections are protected by copyright. Publication and/or broadcast in any form (including electronic) requires prior written permission from the Goettingen State- and University Library.

Each copy of any part of this document must contain there Terms and Conditions. With the usage of the library's online system to access or download a digitized document you accept the Terms and Conditions.

Reproductions of material on the web site may not be made for or donated to other repositories, nor may be further reproduced without written permission from the Goettingen State- and University Library.

For reproduction requests and permissions, please contact us. If citing materials, please give proper attribution of the source.

Contact

Niedersächsische Staats- und Universitätsbibliothek Göttingen
Georg-August-Universität Göttingen
Platz der Göttinger Sieben 1
37073 Göttingen
Germany
Email: gdz@sub.uni-goettingen.de

 CHAPITRE VII.

TRAVERSÉE de la Terre VAN-DIEMEN à la NOUVELLE-ZÉLANDE : Relâche dans le Canal de la REINE CHARLOTTE : Diverses entrevues avec les Naturels du Pays : Détails qu'ils nous donnerent sur le massacre de l'équipage du canot de l'AVENTURE : Détails sur le Chef qui fut à la tête des Assassins : Détails sur les deux jeunes gens qui s'embarquerent à la suite d'Omaï : Remarques sur les Habitans : Observations Astronomiques & Nautiques.

IL S'ÉLEVA une brise de l'Ouest, le 30 Janvier, à huit heures du matin : nous appareillâmes, & nous sortîmes de la baie de l'*Aventure*. Bientôt après le vent passa au Sud & il devint une véritable tempête : sa violence diminua le soir, & à cette époque il souffla de l'Est & du Nord-Est.

 ANN. 1777.
 Janvier.

L'ouragan fut annoncé par le baromètre ; car le mercure descendit dès que le vent commença à souffler : ce vent d'abord très-favorable, fut remarquable d'une autre

152 TROISIEME VOYAGE

ANN. 1777.
Février.

manière ; il amena un degré de chaleur presque insupportable. Le thermomètre monta dans un instant d'environ 70 à près de 90 degrés : la chaleur se trouva de si courte durée , que nous l'attribuâmes à des vapeurs brûlantes , que la brise chassoit devant elle ; quelques personnes de nos équipages ne s'en apperçurent pas.

NOUS CONTINUAMES notre route à l'Est jusqu'à la nuit du 6 au 7 Février , & il ne nous arriva rien qui mérite d'être cité. A cette époque , un des soldats de la *Découverte* tomba dans les flots & on ne le revit plus : c'étoit le second accident de cette espèce , arrivé au Capitaine Clerke depuis son départ d'*Angleterre*.

10. NOUS DÉCOUVRÎMES la terre de la *Nouvelle-Zélande* ; le 10 à quatre heures après-midi : nous reconnûmes que c'étoit la pointe *du rocher* ; elle nous restoit au Sud-Est-quart-Sud , à environ huit ou neuf lieues. Depuis notre départ de la terre *Van-Diemen* , le vent avoit soufflé les quatre ou cinq premiers jours du Nord-Est , du Nord & du Nord-Nord-Ouest ; durant la plus grande partie de cet intervalle , il forma une jolie brise ; il passa ensuite au Sud-Est , où il se tint vingt-quatre heures , après quoi il passa à l'Ouest & au Sud-Ouest , & il s'éloigna peu de ces parties du compas , jusqu'à notre arrivée à la *Nouvelle-Zélande*.

11. DU MOMENT où nous apperçûmes la terre , je manœuvrai sur le Cap *Farewell* , qui nous restoit au Sud-quart-

quart-Sud-Ouest , à environ quatre lieues , le lendemain à la pointe du jour : à huit heures , il se monroit dans le Sud-Ouest-quart-Sud , à-peu-près à cinq lieues : la sonde rapportoit alors quarante-cinq brasses fond de sable ; en doublant le Cap , elle en donna cinquante , même fond.

ANN. 1777.
Février.

JE GOUVERNAI ensuite sur l'île *Stephens* ; que nous atteignîmes à neuf heures du soir. Le 12 à dix heures du matin , nous jettâmes l'ancre dans le *Canal de la Reine Charlotte* , à l'endroit nous où avions mouillé (a) durant mon premier voyage. Je ne voulois pas perdre de tems , & nos opérations commencèrent l'après-midi du même jour : on débarqua les futailles vuides , & on nettoya un terrain suffisant pour y établir les deux observatoires , pour y dresser les tentes de nos gardes & de ceux de mes gens , qui seroient obligés de passer la nuit à terre.

NOUS FUMES à peine mouillés , que plusieurs pirogues arrivèrent aux vaisseaux : les Naturels qui osèrent monter à bord , furent en petit nombre ; j'en fus d'autant plus surpris qu'ils nous connoissoient tous. Parmi les insulaires qui s'opiniâtroient à demeurer dans leurs pirogues , je distinguai un homme que j'avois traité avec une amitié particulière , lors de ma dernière relâche : ni mes démonstrations

(a) Voyez la Carte du *Canal de la Reine Charlotte* dans la Collection de Hawkesvorth.

154 TROISIEME VOYAGE

ANN. 1777.
Février.

d'amitié, ni mes présens ne purent le déterminer à venir près de moi. Je cherchai les motifs de cette réserve; ils imaginoient sans doute que j'abordois sur leurs côtes, afin de venger la mort des matelots & des soldats du Capitaine Furneaux qu'ils avoient massacrés. Omai qu'ils voyoient à mes côtés, étoit sur l'*Aventure*, lorsque cette malheureuse affaire eut lieu; il leur en parla tout de suite, ils dûrent le reconnoître, & ils sentirent bien que je ne l'ignorois pas. Je fis tous les efforts possibles pour les convaincre que je ne leur voulois point de mal, & que la vengeance ne m'engageroit pas à rien entreprendre contr'eux. Je ne fais si cette promesse les frappa; mais il est sûr que bientôt ils ne montrèrent plus de réserve ni de défiance.

13. LE 13; chacun des vaisseaux dressa une tente sur le même terrain, où j'avois établi autrefois mon petit camp: on disposa aussi les observatoires, & MM. King & Bayly commencèrent leurs observations, dont le but principal étoit de déterminer le mouvement journalier des gardes-tems. J'envoyai à terre le reste des futailles; les Tonneliers & un nombre suffisant de matelots allèrent les réparer & les remplir. Je chargeai deux hommes de brasser de la biere de pin, & j'ordonnai aux Charpentiers & à ses Aides de couper du bois: un autre détachement recueillit de l'herbe pour notre bétail; & ceux qui demeurèrent à bord, s'occupèrent du radoub des vaisseaux & de l'arrangement des vivres & des munitions. Chacun fut employé d'une maniere utile pendant notre séjour ici. Je donnai une garde de dix soldats de marine, à ceux

qui se trouvoient sur la côte , & je fis distribuer des armes à tous les travailleurs. M. King & deux ou trois bas-Officiers , se tinrent d'ailleurs constamment auprès d'eux : lorsque j'envoyois un canot à une distance considérable des vaisseaux , j'avois soin de l'armer , & de le mettre sous la conduite de ceux de mes Officiers qui m'inspiroient le plus de confiance , & qui connoissoient le mieux les Naturels. Durant mes autres relâches , je n'avois jamais pris ces précautions , & je suis intimement convaincu qu'elles n'étoient pas nécessaires ; mais après le massacre des dix hommes de l'Aventure , après celui du Capitaine Marion du Fresne & de quelques-uns de ses gens dans la baie *des Isles* (a) , il étoit impossible de n'avoir pas un peu d'inquiétude.

ANN. 1777.
Février.

SI LES ZÉLANDOIS crurent d'abord que nous venions les punir de leur barbarie , ils ne tardèrent pas à changer d'opinion ; car , dès ce jour même , un grand nombre de familles arrivèrent de différentes parties de la côte , & s'établirent près de nous. Excepté l'espace que renfermoit notre petit camp , tous les terrains de cette anse ; où l'on pouvoit dresser une hutte , se trouvèrent occupés. Ils ne nous disputèrent point celui que nous avions pris , mais ils vinrent y enlever les débris de quelques vieilles cabanes , & ils se servirent des matériaux pour en construire de nouvelles.

ON EST ÉTONNÉ de la promptitude avec laquelle ils

(a) En 1772.

ANN. 1777
Février.

construisent ces huttes : j'en ai vu élever plus de vingt sur un espace qui, une heure auparavant, étoit couvert d'arbrisseaux & de plantes. Ils apportent ordinairement avec eux une partie des matériaux, & ils trouvent le reste sur les terrains qu'ils choisissent. J'ai assisté au débarquement d'une petite peuplade, & à la construction d'un de ces villages : au moment où les pirogues atteignirent le rivage, les hommes sautèrent à terre, ils se mirent en possession d'une plaine, ils arrachèrent les plantes & les arbrisseaux, & ils dressèrent une partie de la charpente des huttes sans perdre une minute ; ils retournerent ensuite à leurs pirogues, ils débarquerent leurs armes, ils les établirent contre un arbre, où ils les placèrent de manière à pouvoir les saisir dans un instant. J'observai qu'aucun d'eux ne négligea cette précaution : tandis que les hommes construisoient les cabanes, les femmes ne demeuroient pas oisives ; quelques-unes veilloient sur les pirogues, d'autres sur les provisions, & le petit nombre de leurs meubles, d'autres rassembloient du bois sec pour faire du feu & préparer le dîner. Les enfans & les vieillards furent assez occupés sur ces entrefaites ; je leur jettai les grains de verre & toutes les bagatelles que j'avois dans mes poches ; le plus adroit les ramassoit, & ce petit jeu les divertissoit beaucoup.

CES HUTES de passage les garantissent très-bien du vent & de la pluie, & les Naturels ne veulent pas autre chose. Je remarquai qu'en général & peut-être toujours, la même tribu ou famille s'associe, & élève des cabanes communes : aussi avons-nous vu fréquemment

Leurs villages , ainsi que celles de leurs bourgades qui se trouvent les plus étendues , partagées en différens quartiers par des palissades de peu de hauteur & par des barrières.

ANN. 1777.
Février.

LES ZÉLANDOIS, qui s'établirent près de nous , nous procurèrent de grands avantages : plusieurs alloient tous les jours à la pêche , lorsque le tems le permettoit , & ils échangeoient ordinairement la meilleure partie de leurs poissons. Ce supplément joint à ce que nous prenions au filet ou à la ligne , fut si considérable , que le poisson ne nous manqua guères durant notre relâche : nous ne manquâmes pas non plus d'autres rafraîchissemens : on servit constamment aux équipages des deux vaisseaux du céleri , du cochléaria & des pois cuits avec des tablettes de bouillon , & on leur donna de la biere de pin. Si quelques-uns de nos gens avoient des germes de scorbur, cette nourriture ne tarda pas à les guérir ; mais à notre arrivée dans le *Canal de la Reine Charlotte*, il n'y avoit que deux hommes sur les cadres des deux vaisseaux ; ils étoient à bord de la *Résolution*.

INDÉPENDAMMENT de ceux des Naturels qui s'établirent près de nous , nous reçûmes la visite d'une multitude d'autres , dont la résidence n'étoit pas éloignée , & de quelques-uns qui habitoient l'intérieur du pays : ils apportèrent à notre marché des outils & des instrumens , du poisson & des femmes. Les matelots montroient une sorte de dégoût pour les Zélandaises , & ils ne se soucioient pas ou ils craignoient de former des liaisons avec elles. Ce fut

un bonheur ; car je n'ai pas ouï dire qu'aucun de mes gens ait quitté son poste , pour aller dans les habitations de l'île.

ANN. 1777.
Février.

JE TOLERE les liaisons avec les femmes , parce que je ne puis les empêcher ; mais je ne les encourage jamais , parce que j'en redoute les suites. On dit , je le fais , que les commerces amoureux font la sûreté des Navigateurs parmi les peuples sauvages : ils offrent peut-être ces avantages aux hommes , qui , par nécessité ou par choix , veulent s'établir sur des terres nouvellement découvertes ; mais , en général , il n'en est pas ainsi des voyageurs tels que nous , & ces sortes de liaisons perdent plus de monde qu'elles n'en sauvent. Seroit-il raisonnable d'attendre autre chose ? puisque les femmes ne se livrent aux navigateurs que par intérêt , & sans ressentir ni estime ni attachement pour eux : mon expérience sur ce point est assez assez étendue , & je n'ai jamais vu un exemple du contraire.

Parmi les Naturels qui n'étoient pas établis près de nous , & qui cependant vinrent nous voir , je distinguai un Chef , appelé *Kahora* , on m'apprit qu'il avoit dirigé la troupe des guerriers qui affomèrent le détachement du Capitaine Furneaux , & qu'il avoit lui-même tué M. Rowe : d'après ce que me dirent de lui la plupart de ses compatriotes , il étoit plus redouté que chéri : on ne se contenta pas de me répéter qu'il étoit un méchant homme , quelques-uns m'engagerent à diverses reprises à lui donner la mort , & ils parurent , bien surpris de ce que je

ne me rendois pas à leurs instances ; car , selon leurs principes de morale , il étoit juste de le tuer. Mais j'aurois pu exterminer la race entière , si j'avois suivi les conseils de cette espèce que je reçus : les habitans de tous les villages ou hameaux me prièrent chacun à leur tour de détruire leurs voisins. Il n'est pas aisé de concevoir les motifs d'une animosité si terrible , & elle prouve d'une manière frappante , jusqu'à quel point ces malheureuses peuplades sont divisées entr'elles. : je suis sûr que je ne me mépris pas sur l'intention des Naturels qui m'adressèrent des prieres si étranges ; car Omaï , dont la langue naturelle est un dialecte de celle de la *Nouvelle-Zélande* , & qui entendoit parfaitement bien tout ce qu'on me dit , me servoit d'interprete.

ANN. 1777.
Février.

LE 15 , j'allai dans mon canot , examiner les districts qui offroient la meilleure herbe ; je voulois voir ensuite l'Hippa ou le village fortifié , situé à la pointe Sud-Ouest de *Motuara* , & les lieux que nous avons convertis autrefois en jardins. Je trouvai l'Hippa désert ; mais les maisons & les palissades avoient été réparées ; elles me parurent en bon état , & d'autres indices m'annonçoient qu'il avoit été habité peu de tems auparavant. Il est inutile de décrire ici cette espèce de forteresse ; j'en ai assez parlé dans la relation de mon premier voyage , à laquelle je renvoie mes lecteurs (a) ; la planche qui l'accompagne achevera d'en donner une juste idée.

15.

(a) Collection de Hawkesworth , tome 3 de la Traduction Française , pag. 120.

160 TROISIEME VOYAGE

ANN. 1777. Février. 1773 (b), dans le *Canal de la Reine Charlotte*, M. Bayly établit son observatoire à cet endroit, & lui & les hommes qui l'accompagnerent, planterent à leurs heures de loisir, plusieurs des graines de nos jardins. Je n'en trouvai pas le moindre vestige : il est vraisemblable que les Naturels détruisirent ces plantations, afin d'y construire des huttes quand le village fut rebâti ; car les autres jardins plantés par le Capitaine Furneaux, produisoient des choux, des oignons, des poireaux, du pourpier, des radis, de la moutarde, des patates, &c. quoiqu'ils fussent entièrement couverts des herbes sauvages du pays. Les patates venoient du *Cap de Bonne-Espérance*, le changement de sol les avoit beaucoup amélioré ; & si les Zélandois les soignoient un peu, elles seroient supérieures à celles qu'on recueille dans la plupart des autres contrées. Les Naturels les aiment beaucoup, & cependant il me fut démontré qu'ils n'ont pas pris la peine d'en planter une seule, & que, sans la difficulté de nettoyer le terrain où nous les avions semés jadis, il n'en resteroit aucune aujourd'hui. J'ajouterai qu'ils ont également négligé la culture des autres plantes que nous avions laissée parmi eux.

16. LE 16, à la pointe du jour, je m'embarquai avec un détachement qui alloit cueillir de l'herbe pour notre bétail : j'emmenai cinq canots ; le Capitaine Clerke, plu-

(a) Voyez le second voyage de Cook, tome I de la Traduction Française.

sieurs des Officiers , Omaï & deux des Naturels m'accompagnerent. Nous remontâmes le canal l'espace d'environ trois lieues , & nous débarquâmes ensuite sur la bande orientale , à un endroit où j'avois été durant mon second voyage ; nous y trouvâmes de l'herbe en abondance , & on en chargea deux bateaux.

ANN. 1777.
Février.

EN REDESCENDANT le canal , nous voulûmes voir l'*Anse de l'Herbe* , où les gens du Capitaine Furneaux avoient été massacrés. J'y rencontraï mon vieil Ami Pédro , qui ne m'avoit presque pas quitté lors de ma dernière relâche dans ce canal. Mon second voyage en fait mention (a) : lui & un autre de ses compatriotes se présentèrent sur la grève , armés de leur patoos & de leurs piques , & ils nous reçurent avec un air de cérémonie. J'ignore si cette réception leur fut dictée par la politesse ou par la crainte : je crus qu'elle annonçoit de la frayeur ; s'ils en éprouvoient réellement , les présens qu'ils reçurent de moi , la dissipèrent bientôt : mes largesses engagerent deux ou trois personnes de cette tribu à s'approcher de nous ; la plupart des autres se tinrent si éloignés , que nous ne pûmes distinguer leur figure.

TANDIS que nous étions à cet endroit , nous eûmes la curiosité d'apprendre des détails sur la mort tragique de nos dix compatriotes ; & Omaï nous servit d'interprete. Pedro &

(a) Second voyage de Cook , fin du troisième volume de la Traduction Française.

ANN. 1777.
Février.

les autres Naturels auxquels nous nous adressâmes, répondirent à toutes nos questions, sans montrer aucune réserve, & comme des hommes qui ne craignent pas d'être punis d'un crime dont ils sont innocens. Nous savions déjà qu'aucun d'eux n'avoit eu part au massacre: ils nous dirent que nos gens dînoient environnés de plusieurs des Naturels; que quelques-uns de ceux-ci volèrent en cachette, ou enleverent publiquement du pain & du poisson; que notre détachement irrité, frappa les voleurs, que la querelle s'échauffa, & que deux Zélandois furent tués par l'explosion de deux fusils; qu'avant que nos gens pussent en tirer un troisième, ou rechargeassent ceux qui venoient de lâcher leur coup, les Zélandois se précipiterent sur notre petite troupe, qu'ils l'accablèrent par leur nombre, & assommerent tous ceux qui la composoient. Pedro & ses compagnons, après avoir raconté l'histoire du massacre, nous montrèrent le lieu de la scène, c'est au coin de l'Anse à main droite. Pour nous indiquer l'heure où elle se passa, ils nous firent voir l'endroit où se trouvoit le Soleil, & ce dût être assez tard dans l'après-dîner. Ils nous montrèrent aussi la place où mouilloit le canot; il paroît qu'il étoit à environ deux cents verges de celle où dînoit l'équipage: un Nègre du Capitaine Furneaux le gardoit.

D'AUTRES nous dirent que ce Nègre fut la cause de la querelle, & qu'elle arriva de la manière suivante. L'un des Naturels ayant volé quelque chose dans le canot, le Nègre lui donna un vigoureux coup de bâton: le Zélandois poussa des cris qui furent entendus de ses compa-

triotés ; ceux-ci imaginant qu'il étoit tué, fondirent à l'instant sur les étrangers, qui n'ayant pu gagner la mer, ni s'armer assez tôt pour échapper au danger qui les menaçoit, périrent de la main de leurs sauvages ennemis.

ANN. 1777.
Février.

LA PREMIÈRE de ces versions fut attestée par le plus grand nombre des Naturels avec lesquels nous conversâmes à diverses reprises, & qui, je crois, n'avoient aucun intérêt de nous tromper. La seconde est celle du jeune Zélandois, qui abandonna son pays pour s'embarquer avec nous, & qui par conséquent n'avoit point de motif de nous taire la vérité : ils avouèrent tous que le massacre eut lieu au moment où l'équipage du canot étoit assis sur l'herbe & dînoit ; & il est très-probable que les deux récits sont exacts, car ils sont parfaitement d'accord. Il est aisé de concevoir que tandis que quelques-uns des Naturels voloient le Nègre chargé de la garde du canot, d'autres insulaires envahissoient de leur côté la propriété de ceux de nos gens qui se trouvoient à terre.

QUOI QU'IL EN SOIT, les Zélandois convinrent unanimement, que des vols commis par leurs compatriotes, produisirent la querelle ; ils convinrent aussi que le massacre ne fut pas prémédité, & que si l'équipage eût été moins vif à punir le voleur, il n'y auroit point eu de sang répandu. Les ennemis les plus ardens de Kahoora, ceux qui m'excitoient avec le plus de zèle à l'affassiner, avouèrent en-même-tems, qu'il n'avoit pas intention d'élever une dispute, bien moins encore de donner la mort à

ANN. 1777.
Février.

personne, & qu'il ne forma ce projet, qu'après avoir vu nos gens porter les premiers coups. Il paroît aussi que les malheureux, victimes de la férocité Zélandoise, furent bien loin de prévoir ce qui leur arriva; s'ils avoient eu la moindre inquiétude, ils n'auroient pas eu la témérité de s'asseoir pour dîner, à une distance si considérable de leur canot, & au milieu d'une troupe de guerriers, qui, le moment d'après, devoient être leurs bourreaux. Je n'ai jamais pu savoir ce qu'étoit devenu le canot; les uns me raconterent qu'on l'avoit mis en pièces & brûlé; d'autres, qu'une tribu étrangère l'avoit emmené, mais qu'ils ne pouvoient dire en quel endroit.

NOUS DEMEURAMES dans l'*Anse de l'Herbe*, jusqu'au soir, & après avoir chargé de foin, de céleri & de cochléaria, &c. le reste de nos canots, nous nous rembarquâmes, afin de retourner à bord. Nous avions déterminé Pedro à lancer sa pirogue à la mer & à nous accompagner; mais à peine eûmes-nous quitté le rivage, que le vent souffla avec beaucoup d'impétuosité du Nord-Ouest, ce qui l'obligea de regagner la terre: nous continuâmes notre route, & ce fut avec beaucoup de peine que nous atteignîmes les vaisseaux. Quelques-uns des canots n'arriverent qu'à une heure du matin; heureusement qu'ils furent rentrés à cette époque; car nous essuyâmes bientôt une véritable tempête, entremêlée d'une forte pluie; de sorte que nos travaux se trouverent suspendus durant la journée du 17: l'ouragan cessa le soir, & le vent qui passa à l'Est, amena le beau tems.

NOUS REPRÎMES nos travaux le lendemain ; les Naturels conduisirent leurs pirogues au large & se mirent à pêcher. Pedro vint s'établir près de nous avec toute sa famille. Matahouah est le véritable nom de ce Chef; celui de Pedro lui avoit été donné par quelques-uns de nos gens, durant mon second voyage, & je l'avois ignoré jusqu'alors. Il étoit connu de ses compatriotes sous l'une & l'autre de ces dénominations.

ANN. 1777.
Février.
18.

NOUS ESSUYAMES le 20, dans la matinée, un second ouragan du Nord-Ouest ; il ne fut pas aussi long que le premier, mais les coups de vent qui venoient des collines, étant beaucoup plus forts, nous fîmes obligés d'abattre les vergues & les mâts de hune ; &, malgré cette précaution, nous eûmes bien de la peine à affronter l'orage. Ces ouragans sont ici très-communs, & quelquefois très-violens & très-incommodes. Les montagnes voisines toujours surchargées de vapeurs alors, augmentent l'impétuosité du vent & changent sa direction de telle manière, que deux raffalles ne viennent jamais de suite du même point du compas, & que, plus on est près de la côte, plus on en ressent les effets.

20.

LE 21, nous reçûmes la visite d'une Tribu ou Famille, composée d'environ trente personnes, qui venoient du haut du canal. Je ne les avois jamais vu. Le Chef s'appeloit Tomatongeauoranne ; il étoit âgé d'environ quarante-cinq ans, & sa physionomie annonçoit la franchise & la joie. En général, les hommes, les femmes & les enfans

21.

166 TROISIEME VOYAGE

avoient de beaux traits, & je n'ai pas rencontré une aussi belle race à la *Nouvelle-Zélande*.

ANN. 1777.
Février.

A CETTE ÉPOQUE, plus des deux tiers des habitans du canal s'étoient établis autour de nous. Une foule d'entr'eux se rendoit chaque jour aux vaisseaux, ou dans notre camp. Ils venoient sur-tout aux tentes, lorsque les Matelots fondoient la graisse de nos veaux marins. Ils sembloient aimer l'huile plus passionnément encore que les Groënlandois; ils mettoient du prix, même à l'écume qu'on ôtoit de la chaudiere, même à la lie déposée au fond des tonneaux. Quelques gouttes d'huile puantes étoient pour eux une friandise agréable, ils la demandoient avec une ardeur extrême, & je jugeai qu'ils n'en boivent pas souvent.

23. LE 23, nous avions embarqués la quantité d'herbages & de foin que nous crûmes nécessaire à notre bétail, jusqu'à notre arrivée à *O-Taïti*; & les deux vaisseaux avoient assez d'eau & de bois: on abattit les tentes, & on reconduisit à bord tout ce que nous avions porté sur la côte. Le lendemain, nous appareillâmes & nous sortîmes de l'anse. Le vent n'étoit pas bon, je m'apperçus que le juffant finiroit, avant que nous eussions débouqué le canal, & nous mouillâmes de nouveau, un peu en dehors de l'île *Motuara*, afin d'attendre une occasion plus favorable de passer le détroit.

TANDIS que nous démarrions, pour remettre à la voile; *Tomatongeauoranne*, *Matahouah*, & beaucoup d'autres

Zélandois vinrent nous dire adieu, ou plutôt chercher à obtenir de nous de nouveaux présens. Ces deux Chefs me demandèrent des chèvres & des cochons. Je donnai à Matahouah deux chèvres, un mâle & une femelle, avec leur chevreau; & à Tomatongeauoranne, deux cochons, un verrat & une truie. Ils me promirent de ne pas les tuer, mais j'avoue que je ne comptai pas beaucoup sur leur parole. J'appris, à cette occasion, que les animaux envoyés à terre, par le Capitaine Furneaux, étoient tombés, bientôt après, entre les mains des Naturels, & qu'il n'en restoit aucun; mais je ne pus rien savoir sur ceux que j'avois laissés, à mon second voyage, dans la baie de l'Ouest, & dans l'anse des *Cannibales*. Tous les Insulaires avec qui je causai, convinrent cependant que les bois situés derrière l'anse du vaisseau, renfermoient des volailles qui y vivoient dans l'état sauvage; & les deux Zélandois qui s'embarquèrent sur mon bord, m'informerent ensuite que Tiratou, Chef du pays, très-aimé de ses Compatriotes, avoit beaucoup de coqs & de poules, & une des truies.

ANN. 1777.
Février.

QUAND j'arrivai à la *Nouvelle-Zélande*, j'avois résolu d'y laisser non-seulement des chèvres & des cochons, mais des moutons, & un jeune taureau, avec deux genisses, si je trouvois un Chef assez puissant pour les garder & les défendre, ou un endroit solitaire qui me donnât lieu de croire que les Naturels ne les découvroient pas. Mais je ne rencontrai ni l'un ni l'autre, & Tringobouhee que

168 TROISIEME VOYAGE

ANN. 1777.
Février.

je vis dans mon second voyage (a), & qui à cette époque me parut un personnage de si grande importance, ne vivoit plus. Il avoit été tué cinq mois auparavant avec soixante-dix personnes de sa Tribu, & rien n'indiquoit autour de nous, une Tribu assez nombreuse, pour avoir une supériorité de forces sur les autres Tribus du pays. J'aurois manqué mon but, en donnant ces animaux à une famille dénuée de la force nécessaire; car dans une contrée, comme celle-ci, où la propriété est si incertaine, ils seroient bientôt devenus la proie d'une peuplade victorieuse; on auroit séparé les mâles des femelles, ou bien on les auroit tués; & vraisemblablement ces deux choses auroient eu lieu. Les observations faites depuis notre arrivée étoient si décisives sur ce point, que je n'y aurois déposé aucun de nos quadrupèdes, si Matahouah & Tomatongeauoranne, ne m'auroient demandé des chèvres, & des cochons. J'en avois assez pour l'usage que j'en voulois faire, & quoique je n'ignorasse pas que, selon toute apparence, ils les tueroient, je leur donnai des cochons & des chèvres. J'ai laissé, à la *Nouvelle-Zélande*, dix ou douze cochons à différentes époques, outre ceux qu'y déposa le Capitaine Furneaux, & à moins qu'il n'arrive un concours d'événemens bien fâcheux, les Navigateurs y trouveront un jour ces quadrupèdes dans l'état sauvage ou dans l'état de domesticité.

(a) Voyez le second voyage de Cook, tome 3 de la Traduction Française, page 362.

NOUS FUMES à peine mouillés près de *Motuara*, que trois ou quatre pirogues, remplies de Naturels, arriverent de la bande Sud-Est du Canal; nous achetâmes une quantité considérable des productions & des ouvrages du pays. Kahoorā, le Chef des Guerriers qui massacrèrent les dix hommes du Capitaine Furneaux, montoit une des pirogues. C'est la troisième fois qu'il venoit nous voir, sans montrer la plus légère frayeur. J'étois sur la côte, lorsqu'il se rendit auprès de la *Résolution*, & je fus de retour à bord, au moment où il partoît. Omaï, qui m'avoit accompagné à terre, l'aperçut; il le dénonça tout de suite, & il me conjura de le faire tuer à coups de fusil. Ce n'est pas tout, il adressa la parole à Kahoorā, & il le menaça de le poignarder de sa propre main, s'il avoit la hardiesse de revenir.

ANN. 1777.
Février.

LE ZÉLANDOIS fut si peu effrayé de ces menaces, qu'il revint le lendemain, avec toute sa famille, composée de vingt personnes, y compris les femmes & les enfans. Omaï m'en avertit de nouveau, & il me demanda s'il devoit l'engager à monter à bord. Je lui répondis qu'il le pouvoit. Bientôt après, il amena ce Chef dans ma chambre, & il me dit: « Voilà Kahoorā, tuez-le. » Mais oubliant ses menaces de la veille, ou craignant que je ne le chargèasse de l'exécution, il se retira tout de suite. Cependant il reparut bientôt, & voyant Kahoorā sur ses pieds, il s'écria d'un ton de reproche: « Pourquoi ne le tuez-vous pas? Vous m'assurez qu'on pend en Angleterre l'homme qui en tue un autre; ce barbare en a tué dix, » & vous ne voulez pas lui donner la mort; quoique la

170 TROISIEME VOYAGE

ANN. 1777.
Février.

» plupart de ses Compatriotes la desirerent , quoique cela
» soit juste. » L'éloquence assez solide d'Omaï me fit rire, je lui enjoignis de demander au Zélandois , pourquoi il avoit tué le détachement du Capitaine Furneaux. Kahoorā effrayé par cette question , étendit ses bras en suppliant , & baissa la tête : il avoit l'air d'un homme surpris dans une ambuscade , & je suis persuadé qu'il s'attendoit à mourir sur l'heure. Mais il reprit sa gaieté dès le moment où je promis de ne pas attenter à sa personne. Il ne sembloit pas disposé néanmoins à répondre à notre question , & il fallut lui répéter , à diverses reprises , que je ne me vengerois pas. Lorsqu'il eut obtenu le pardon dont il croyoit avoir besoin , il eut le courage d'avouer qu'un de ses Compatriotes , ayant voulu échanger une hache de pierre , l'Anglois à qui il l'offrit , s'en empara , & refusa ensuite de la rendre ou d'en payer la valeur ; que le propriétaire de la hache se faisoit de quelques morceaux de pain , comme d'un équivalent , & que la querelle s'engagea.

LES AUTRES DÉTAILS racontés par Kahoorā , sur cette malheureuse affaire , diffèrent peu de ce qu'on nous avoit dit auparavant. Il nous apprit qu'il avoit couru de très-grands dangers durant le combat ; qu'il fut couché en joue , & qu'il n'échappa à ce coup de fusil , qu'en se cachant derrière le canot ; qu'un autre homme placé près de lui , fut renversé sur la poussière roide mort ; qu'immédiatement après l'explosion , il attaqua M. Rowe , Chef du Détachement , qui se défendit avec son épée ; que lui Kahoorā fut blessé au bras , mais qu'enfin sa troupe plus nombreuse , remporta une victoire complète.

M. BURNEY, envoyé le lendemain à terre (a), avec un détachement armé, trouva les membres épars des dix hommes qui avoient débarqué la veille : plein de ressentiment & de fureur , il tira plusieurs volées sur les Naturels , qui étoient encore rassemblés au lieu de la scène , & qui vraisemblablement achevoient de manger les cadavres des vaincus. Il étoit naturel de supposer que les coups de fusil avoient eu du succès , & que quelques-uns des Assassins , ou des Cannibales , avoient été tués au milieu de leur détestable repas. Nous interrogeâmes , sur ce point, Kahoorâ , & d'autres qui s'étoient trouvés au combat & au festin ; il parut que notre supposition étoit mal fondée , & que les coups tirés par M. Burney , n'avoient tué ni blessé personne.

ANN. 1777.
Février.

LA PLUPART des Naturels que nous avons rencontrés depuis notre arrivée à la *Nouvelle - Zélande* , favoient bien , comme je l'ai déjà dit , que je n'ignorois pas la maniere barbare dont ils avoient traité les dix hommes du Capitaine Furneaux , & ils comptoient sûrement que je tuerois Kahoorâ ; non-seulement ils sembloient le désirer , mais ils témoignèrent beaucoup de surprise , en voyant ma modération à cet égard. Il en étoit instruit , ainsi que moi , & je fus très-étonné à mon tour , qu'il osât se mettre si souvent en mon pouvoir. Lorsqu'il vint nous voir , tandis que les vaisseaux mouilloient dans l'anse , il put se

(a) Voyez le second voyage de Cook , tom. 4 de la Traduction Française , pag. 139 & les suivantes.

ANN. 1777.
Février.

fier au nombre de ses amis qui l'accompagnoient ; & se croire en sûreté ; mais il nous fit ses deux dernières visites, dans des circonstances plus défavorables. Nous étions mouillés à l'entrée du canal, assez loin de la côte ; il n'avoit aucun secours à espérer de l'île ; il ne devoit pas compter qu'il réussiroit à prendre la fuite, si je voulois l'arrêter. Cependant, après le premier moment de crainte, que lui causa une de nos questions, dont j'ai parlé plus haut, loin d'éprouver du trouble & du mal-aise, il aperçut dans la grande chambre, le portrait de l'un de ses Compatriotes, & il nous pria de faire le sien. Il se tint assis, sans témoigner aucune impatience, jusqu'à ce que M. Webber l'eût achevé. Je dois dire que j'admire son courage, & que je fus flatté de la confiance que je lui inspirois. Ce que j'avois répondu à ceux de ses Compatriotes, qui me pressoient de le tuer, le tranquillisoit ; je les assurai en effet que j'avois toujours été l'ami d'eux tous, & que je le serois toujours, à moins qu'ils ne se conduisissent de manière à changer mes dispositions à leur égard ; que je ne pensois plus aux dix hommes assommés par eux ; que ce crime étoit trop ancien, & que je n'en avois pas été témoin, mais que s'ils formoient jamais une seconde tentative de cette espèce, ils verroient tomber sur eux tout le poids de mon ressentiment.

AVANT d'arriver à la *Nouvelle-Zélande*, Omai avoit formé le projet d'emmener aux îles de la *Société*, un des Naturels de ce pays. Il trouva bientôt une occasion de l'exécuter ; un Zélandois, d'environ dix-sept ou dix-huit ans, appelé Taweharooa, lui proposa

de l'accompagner, & il vint s'établir sur mon bord. Je fis d'abord peu d'attention à cet arrangement; j'imaginai que le Zélandois nous quitteroit, lorsque nous ferions sur le point d'appareiller, & lorsqu'il auroit profité des largesses d'Omaï; m'apercevant enfin qu'il étoit bien décidé à s'embarquer avec nous, & ayant appris qu'il étoit fils unique d'un Chef mort, que sa mere vivoit encore & qu'on la respectoit, je craignis qu'Omaï n'eût trompé ce jeune homme, & ceux qui s'intéressoient à lui, en leur laissant l'espoir, ou en les assurant qu'on le reverroit. Je leur déclarai d'une maniere positive, que si Taweharooa suivoit son dessein, il ne reverroit jamais sa Patrie. Mon discours ne parut faire aucune impression. La veille de notre départ, Tiratoutou, mere du jeune homme, arriva à bord dans l'après-dîner, sans doute afin de recevoir de nouveaux présens d'Omaï. Elle demeura avec son fils jusqu'à la nuit. Ils se séparèrent avec toutes les démonstrations de tendresse qu'on peut attendre d'une mere & d'un fils qui se quittent pour jamais. Elle dit qu'elle ne verseroit plus de larmes, & elle ne tint que trop sa parole; car, lorsqu'elle revint le jour suivant, faire à son fils ses derniers adieux, elle parut fort gaie, tout le tems qu'elle demeura à bord, & elle s'en alla sans montrer aucune émotion.

TAWEHAROOA, afin de voyager d'une maniere convenable à sa naissance, se proposoit d'emmener une autre jeune homme en qualité de domestique; celui-ci demeura sur notre bord, jusqu'au moment où il vit les préparatifs de notre départ: ses parens vinrent le redemander à cette

ANN. 1777.
Février.

ANN. 1777.
Février.

époque; mais il fut remplacé le lendemain, par un petit garçon âgé de neuf ou dix ans, & appelé Kokoa. Le pere de Kokoa me le présenta; je crois qu'il auroit quitté son chien avec moins d'indifférence. Il s'empara du peu de vêtemens que portoit l'enfant, & il le laissa complètement nud. J'avois pris des peines inutiles pour leur faire comprendre que Taweiharooa & Kokoa ne reviendroient plus à la *Nouvelle-Zélande*; ni leurs parens, ni aucun des Naturels, ne s'inquiétoient de leur sort. D'après cette insouciance, d'après la persuasion où j'étois que les jeunes Voyageurs ne perdroient rien en s'établissant aux îles de la *Société*, je consentis aux arrangemens d'Omaï.

MES OBSERVATIONS, & les détails que m'ont donné Taweiharooa & d'autres, prouvent que les Habitans de la *Nouvelle-Zélande*, vivent dans des tranfes continues: la plupart des Tribus croient avoir effuyé des injustices & des outrages de leurs voisins, & elles épient sans cesse l'occasion de se venger. Ils aiment beaucoup à manger la chair de leurs ennemis tués dans les batailles, & le desir de cet abominable repas, est peut être une des principales causes de leur ardeur dans les combats. On m'a dit qu'ils attendent quelquefois bien des années, un moment favorable, & qu'un fils ne perd jamais de vue l'injure faite à son pere. Pour exécuter leur horrible dessein, ils se glissent pendant les ténèbres au milieu de leurs ennemis; s'ils les surprennent, ce qui je crois, arrive peu, ils leur donnent la mort à tous, & ils n'épargnent pas même les femmes & les enfans. Lorsque le massacre est achevé; ils mangent les vaincus sur le lieu même où

s'est passé la boucherie, ou ils emportent autant de cadavres qu'ils le peuvent, & ils s'en régalaient ensuite chez eux avec une brutalité trop dégoûtante pour la décrire ici. S'ils sont découverts avant d'avoir exécuté leur sanginaire projet, ils s'enfuient ordinairement à la sourdine; & on les poursuit, & on les attaque quelquefois à leur tour. Ils ne connoissent point cette modération qui donne quartier, ou qui fait des captifs, en sorte que les vaincus ne peuvent mettre leurs jours à couvert que par la fuite. Cet état perpétuel de guerre, & cette manière de la conduire, si destructive de la population, les rend très-attentifs, & il est rare de rencontrer, le jour ou la nuit, un Zélandois qui ne soit pas sur ses gardes. Il est impossible de rien ajouter aux motifs qui excitent leur vigilance; la conservation de leur vie & leur bonheur dans l'autre monde en dépendent; car, selon leur système religieux, l'ame de l'homme, dont le corps est mangé par l'ennemi, est condamnée à un feu éternel, tandis que les ames de ceux dont les corps ont été arrachés des mains des meurtriers, ainsi que les ames de ceux qui meurent de mort naturelle, vont habiter avec les Dieux. Je leur demandai s'ils mangeoient ceux de leurs amis qui étoient tués à la guerre, mais dont les corps ne tomboient pas au pouvoir de l'ennemi? Ils parurent étonnés de ma question; ils me répondirent que non: ils témoignèrent même une forte d'horreur sur l'idée qu'elle présentait. Ils enterrent communément leurs morts; mais s'ils ont tué plus d'ennemis qu'ils ne peuvent en manger, ils les jettent à la mer.

ANN. 1777.
Février.

176 TROISIÈME VOYAGE

ANN. 1777.
Février.

ON NE TROUVE POINT parmi eux de *morais*, ni rien qui ressemble à un lieu destiné au culte public, & les pratiques de la Religion ne les rassemblent jamais : mais ils ont des Prêtres qui adressent des prières aux Dieux, & qui les conjurent de protéger des affaires temporelles ; par exemple, une entreprise contre une tribu ennemie, une pêche.

JE N'AI PU m'instruire de leurs principes religieux ; mais quels qu'ils soient, ils prennent dès l'enfance la ferme habitude de ne point s'en écarter. Le jeune homme qui devoit accompagner Taweiharooa m'offrit sur cela une preuve frappante : il s'abstint de manger la plus grande partie du jour, parce qu'on lui avoit coupé les cheveux. Nous employâmes vainement toute sorte de moyens pour le faire manquer à sa résolution ; afin de le tenter, nous lui offrîmes les choses qu'il aimoit le plus, il nous répondit que l'Eatooa le tueroit, s'il mangeoit quelque chose ce jour-là. Cependant vers le soir, les besoins de son estomac l'emportèrent sur les préceptes de sa Religion, & il se permit un peu de nourriture, mais en petite quantité. Avant que ceci se passât, j'avois conjecturé souvent que les Zélandois ont des idées superstitieuses sur les cheveux ; j'en avois vu à diverses reprises une quantité assez considérable, attachés à des branches d'arbre, près de quelques-unes des habitations, mais je n'ai jamais rien appris de détaillé là-dessus.

MALGRÉ l'état de division & de guerre dans lequel vivent les Zélandois, les voyageurs qui traversent un can-

ton

ton fans avoir de mauvais desseins, sont bien reçus & régallés durant leur séjour ; mais on exige qu'ils ne demeurent pas plus de tems qu'il n'en faut pour terminer leurs affaires : ces Voyageurs sont sur-tout des Marchands qui vendent du poenommo ou du talc verd. On dit que cette pierre se trouve seulement à un endroit qui porte son nom, & qui est situé vers le fond du Canal de la *Reine Charlotte*, à un ou deux jours de chemin, au plus, du Port où mouilloient nos vaisseaux. Je regrettai beaucoup de manquer de loisir, je serois allé voir le district d'où l'on tire cette pierre ; car on nous en raconta cent histoires fabuleuses ; dont aucune ne paroissoit vraisemblable. Ceux des Naturels qui montroient le plus d'intelligence, essayèrent de nous convaincre, mais ils n'en vinrent pas à bout : ils nous dirent, par exemple, que le *poenamoo* vient d'un poisson, qu'ils harponnent, qu'ils traînent ensuite au rivage où ils l'attachent & où il se change en pierre. Ils avouoient tous qu'on le ramasse dans un grand lac ou dans une mare ; & si l'on peut former ici quelque conjecture, il est probable que les torrens l'amenent du haut des montagnes & le déposent sous l'eau. Les Naturels appellent ce lac *Tavai poenamoo*, c'est-à-dire, l'eau du Talc verd : ils donnent ce nom au district voisin, & non pas à l'île la plus méridionale de la *Nouvelle-Zélande* ; comme je l'ai supposé dans la Carte & le discours de mon premier voyage (a).

ANN. 1777.
Février.

(a) Voyez le premier Voyage de Cook, dans la Collection de Hawkesworth.

178 TROISIEME VOYAGE

ANN. 1777.
Février.

LA POLYGAMIE est autorisée parmi eux ; on rencontre souvent un homme qui a deux ou trois femmes : les femmes sont nubiles de bonne heure : celles qui ne se marient pas , paroissent vivre dans l'abandon , elles ont beaucoup de peine à pourvoir à leur subsistance ; dénuées de protecteurs , elles se trouvent sans cesse à la merci de quiconque a de la force.

LES ZÉLANDOIS semblent satisfaits du peu de connoissances qu'ils possèdent ; ils n'essaient en aucune maniere de les étendre , & leurs observations ou leurs recherches annoncent un esprit peu curieux. Les objets nouveaux ne leur inspirent pas ce degré de surprise , qu'il seroit naturel d'imaginer , & leur attention n'est jamais fixé un moment. Ils formoient quelquefois , il est vrai , un cercle autour d'Omaï , qu'ils aimoient beaucoup , mais ils écoutoient ses discours comme des gens qui ne comprennent point & qui ne se foucient point de comprendre ce qu'on leur dit.

JE DEMANDAI un jour à Taweiharooa combien de vaisseaux pareils aux nôtres , avoient abordé au *Canal de la Reine Charlotte* ou aux environs ; il commença par nous en indiquer un dont nous n'avions jamais entendu parler , qui relâcha dans un Port de la côte Nord-Ouest de *Teeravite* , peu d'années avant ma première relâche , c'est-à-dire , peu d'années avant l'arrivée de l'*Endéavour* , que les Zélandois appellent le *vaisseau de Tupia*. Je crus d'abord qu'il se trompoit sur l'époque & le lieu du mouillage ; que le bâtiment dont il fai-

soit mention , étoit celui de M. de Surville , qui toucha , dit-on , à la côte Nord-Est d'*Eaheinomauwe* , la même année que l'*Endéavour* , où celui de M. Marion du Fresne , qui relâcha dans la *baie des Isles* , peu d'années après ; mais il nous assura qu'il ne se méprenoit , ni sur l'époque , ni sur le lieu du mouillage , & que le fait étoit connu de tous les habitans des environs du Canal de la *Reine Charlotte* & de *Teeravitte*. Il ajouta que le Capitaine eut des liaisons avec une femme du pays ; que cette femme en eut un fils qui vivoit encore , & qui étoit à-peu-près de l'âge de Kokoa. Quoique Kokoa ne fût pas encore au monde au tems dont il est ici question , il paroïssoit savoir toute l'histoire : Taweiharooa nous apprit de plus , que ce premier vaisseau apporta la maladie vénérienne à la *Nouvelle-Zélande*. Je souhaite que les Navigateurs Européens , qui y ont abordé depuis , n'aient pas à se reprocher également d'avoir laissé un monument si affreux de leur séjour : cette maladie n'y est aujourd'hui que trop connue ; ils ne semblent pas néanmoins s'en occuper beaucoup , & ils disent que ses effets ne sont pas actuellement aussi terribles à beaucoup près , qu'ils le furent d'abord : ils font prendre aux malades des bains d'une espèce de vapeur produite par la fumée de quelques plantes qu'ils posent sur des pierres chaudes. Je n'ai pu découvrir s'ils emploient d'autres remèdes.

ANN. 1777.
Février.

JE REGRETTAI de n'avoir pas ouï parler de ce vaisseau , tandis que je mouillois dans le Canal ; Omai nous auroit procuré des informations plus détaillées & plus exactes , & il auroit interrogé des témoins oculaires. Taweiharooa

ne favoit que par oui dire , ce qu'il nous raconta & bien des méprises pouvoient s'être gliffé dans fon histoire. Je fuis perfuadé néanmoins que d'après fon témoignage , on peut croire qu'un vaiffeau avoit abordé à *Teerawitte* avant mon arrivée fur l'*Endéavour* ; car on me l'avoit déjà affuré autrefois. Sur la fin de l'année 1773 , lors de la feconde relâche que je fis à la *Nouvelle - Zélande* , durant mon fecond Voyage , quelques-uns des Naturels à qui je demandai des nouvelles de l'*Aventure* , qui s'étoit féparé de nous , m'avertirent qu'un bâtiment avoit relâché dans le Port de la côte *Teeravitte* : je crus que je les comprenois mal , & je ne fongeai pas même à vérifier cette affertion.

ANN. 1777.
Février.

LA MALADIE VÉNÉRIENNE n'est pas le feul monument qui rappelle aux Zélandois le féjour de ce vaiffeau ; *Ta-weihaorooa* nous dit que l'équipage leur avoit laiffé un quadrupède ; mais comme il ne l'avoit point vu , nous ne pûmes en connoître l'efpèce d'après fa description.

IL NOUS INSTRUISIT d'un autre fait , qui nous laiffa moins de doute ; il nous affura qu'on trouve à la *Nouvelle-Zélande* , des ferpens & des lézards d'une grandeur énorme : d'après ce qu'il nous dit des lézards , ils doivent être de huit pieds de longueur , & auffi gros que le corps d'un homme : il ajouta qu'ils faiffent & dévorent quelquefois les Naturels ; qu'ils fe tapiffent dans des trous creufés fous terre , & qu'on les y tue en faiffant du feu à l'ouverture des terriers. Nous ne pûmes nous méprendre fur l'efpèce de l'animal , car il le deffina affez exacte-

ment sur le papier : il traça aussi la figure des serpens , afin de nous expliquer sa pensée.

ANN. 1777.
Février.

QUOIQUE la relation de mes deux premiers Voyages offre un grand nombre de détails sur ce pays , & sur ses habitans , on sera sûrement bien aise de lire les remarques de M. Anderson , qui confirment ou qui corrigent ce que j'ai dit ailleurs. Il m'avoit accompagné trois fois dans le *Canal de la Reine Charlotte* , durant ma seconde expédition ; ainsi , le Chapitre suivant est le résultat des observations des quatre relâches.

AVANT de quitter la *Nouvelle-Zélande* , je n'ai rien à ajouter , sinon les observations astronomiques & nautiques faites durant notre séjour.

PAR un milieu de cent trois suites d'observations , dont chacune comprenoit au moins six distances observées , la longitude de l'observatoire dans l'anse *du vaisseau* , étoit de..... 174^d 25' 11" Est.

Selon le garde-tems d'après le mouvement journalier qu'il avoit à *Greenwich* , de 175^d 26' 30"

Selon le même garde-tems , d'après le mouvement journalier qu'il avoit au *Cap* , de..... 174^d 56' 12"

Déclinaison de l'aimant observée à bord du vaisseau , d'après un résultat moyen de six aiguilles..... 12^d 40' 0"

182 TROISIEME VOYAGE

ANN 1777.
Février.

D'après les mêmes aiguilles à terre. $13^{\text{d}} 53' 0''$

Inclinaison de l'extrémité septentrionale observée à terre..... $63^{\text{d}} 42' 0''$ Est.

PAR UN MILIEU des résultats de onze jours d'observations, la montre marine retardoit sur le tems moyen, le 22 Février à midi, de $11^{\text{h}} 50' 37'' 396$; nous trouvâmes qu'elle perdoit chaque jour sur le tems moyen, $2'' 913$: la longitude sera calculée sur ce résultat, jusqu'à ce qu'il s'offre une occasion de déterminer de nouveau le mouvement journalier: l'horloge astronomique avec un pendule de la même longueur qu'à *Greenwich*, perdoit sur la révolution des étoiles $40'' 239$ par jour.

IL EST BON de dire que la longitude déterminée par les observations de Lune, dont je parlois tout-à-l'heure, diffère seulement de $6' 45''$ de celle que M. Wales trouva durant mon second voyage. La sienne fut de cette quantité plus à l'Ouest, ou de $174^{\text{d}} 18' 30''$.

Le même M. Wales a fixé la latitude de l'*Anse du vaisseau* à $41^{\text{d}} 6' 0''$.

